

***LES ATELIERS DE LA RECHERCHE EN DESIGN 3***

**Bordeaux, 11 & 12 décembre 2007**

## **RECUEIL DE TEXTES**

Ouvrage préparé sous la direction de Stéphanie Sagot

Conception et réalisation graphiques: Perrine Martin & Georges Schambach

Comité scientifique permanent des *Ateliers de la recherche en design*:  
Brigitte Borja de Mozota, Alain Findeli, Georges Schambach

Comité scientifique des *Ateliers 3* à Bordeaux :  
Tatiana Bouzdine-Chameeva, Bernard Claverie, Olivier Dupoüet, Alain Jeannel, Aziza Laguecir, Sylviane Leprun, Jean-Pierre Nadeau, Jérôme Pailhes

Comité d'organisation à Bordeaux : Stéphanie Cardoso, Sandrine Doux, Aziza Laguecir, Isabelle Leblan, Sylviane Leprun, Jean-Pierre Nadeau, Jérôme Pailhes



UNÎMES



© 2008 Université de Nîmes

*Les Ateliers de la Recherche en Design*

Cet ouvrage est également consultable en ligne et téléchargeable

<http://www.unimes.fr/design-169.php>

## TABLE DES MATIÈRES

Avertissement	5
Programme	6
Présentation des Ateliers de la Recherche en Design 3 à Bordeaux	7
Recueil des contributions	9
Frédéric LAGARRIGUE et Séverine ROUILLAN-DUTHEIL Entre danse et design : l'empathie, vecteur d'intégration de l'utilisateur dans le processus de création	11
Céline PICART Le design aléatoire à terminer	20
Agnès LEVITTE Quelques pistes exploratoires sur la relation entre émotions et design	28
Marc MONJOU De l'œuvre à l'outil	37
Georges SCHAMBACH Vivre avec le design ? Réflexions sur le vieillissement des matériaux	46
Lorraine BERGERET Créer l'identité d'un matériau nouveau : la perception du matériau Dans l'objet	49
Stéphanie CARDOSO Perfectibilité ou sensibilité du processus de création: l'utilisateur comme Source de données scientifiques	58
Jean-Eric PELET Effets de la couleur des sites sur la mémorisation et sur l'intention d'achat de l'internaute	70
Aziza LAGUECIR et Olivier DUPOUËT Conception des outils et alignement des activités ; le cas d'un système d'information dans la micro-finance	81
Néjib ACHOURI Les implications de la finance comportementale en matière de design des produits financiers	92
Stéphanie MINEL, Olivier ZEPHIR, Clément PEROTTI Ergonomie : la pratique d'un acteur d'interface	97
Anne BERANGER, Jean-François BASSEREAU Produit, objet, œuvre, outil, où est la place du sujet dans le processus de conception / création ?	104
Claire AZEMA Dialogue designer-utilisateur : l'utilisateur en projet	121
Tatiana BOUZDINE CHAMEEVA et Alain FERRAND Un produit nouveau pour une marque existante : l'analyse d'interaction des champs sémantiques d'une perspective cognitiviste à travers la cartographie causale	129
Régine CHARVET PELLO, Louise BONNAMY, Jean-François BASSEREAU Le design sensoriel comme moteur d'une approche anthropo centrée	138
Frédérique HOUSSARD-ANDRIEUX et Céline CAUMON Du technocentré à l'anthropocentré dans le design. Comment le sensoriel et les tendances participent au comportement de l'industriel et l'utilisateur dans la notion de cabine ?	152

Mithra ZAHEDI, Manon GUITE, Giovanni De PAOLI Un modèle novateur de conception des dispositifs interactifs utilisant une approche centrée utilisateur : le designer en tant que médiateur	157
Stéphane GORIA De la caractérisation de l'expression de la demande à la conception innovante	168
Jean-Pierre NADEAU et Jérôme PAILHES Une méthode pour intégrer les sensations utilisateurs en conception	178
Robert VISEUR Co-création : les apports du client créatif dans le design de produits nouveaux	190
Anne GOMBAULT Panorama de la recherche sur le design en management des arts et de la culture	200
Leila DAMAK, Danielle BOUDER-PAILLER Un exemple de recherche : l'influence du design du logo des lieux de diffusion culturelle sur les attitudes et comportements du consommateur	201
Sarra BELHASSINE Conjuguer le passé au présent à travers des stratégies de communication : l'apport du design image et du design espace pour revalorisation d'une région au sud est tunisien	216
Donia Abdelmoula CHENNOUFI Le design interculturel. L'exemple du Maghreb et de La France	220
Alain BOUAZIZ Qui peut signer du design ?	227
Corinne RONDEAU La pauvreté d'expérience du sujet	235
Nathalie SIMON, Jean-François BASSEREAU Le sujet du travail pour le designer : une étude ethnométhodologique sur le terrain d'une agence de design nouvelle et innovante centrée sur l'utilisateur	242
Jean SCHNEIDER Dispositifs narratifs et constitution du sujet : l'utilisation de l'enquête de terrain dans les projets prospectifs de Philips	251
Michel DE BLOIS, Pierre DE CONINCK Le projet organisant et la dynamique des acteurs dans le projet d'aménagement : pour une pensée du projet « par » le design	258
Jean-François PETIOT, Jean-Pierre MATHIEU Représentations et redesign de formes	268
Xochitl Arias GONZALES Expérimenter l'automobile : une approche sémiotique de l'émergence du sujet sémiotique à partir de l'interaction sujet-objet	279

## AVERTISSEMENT

Le projet des *Ateliers de la recherche en design*®, avec ses rencontres semestrielles, a bénéficié dès son origine en 2006 de l'initiative et de l'engagement enthousiastes de ses concepteurs et conceptrices. Ses bases organisationnelles et budgétaires demeurent toutefois fragiles. C'est ce qui explique la forme et le contenu de ce document. Disons-le d'emblée : il est loin de nous satisfaire et nous sommes conscients qu'il en sera de même pour ses lecteurs. Son état d'inachèvement en fait davantage un témoignage qu'un recueil d'actes de colloque comme nous avons l'habitude d'en consulter. Nous avons longuement hésité avant même d'entreprendre sa publication et de nous résoudre à un tel compromis. Pourtant, si vous l'avez en main, c'est parce que nous avons jugé convenant qu'il en soit ainsi et possible que notre sentiment sera partagé au moment de sa lecture.

Nous avons envisagé, au départ, d'enregistrer les interventions et les discussions afin d'en publier les transcriptions sous une forme où l'image et la vidéo auraient pu trouver leur place, restituant ainsi au plus près le caractère vivant de la rencontre. Nous souhaitions, en somme, nous pencher avec le regard du design -et de l'histoire des sciences- sur cet objet particulier que sont les 'actes de colloque' et sur la forme quasi standardisée et figée qu'il a fini par revêtir, toutes disciplines confondues, au cours de sa brève histoire. Nous pensons alors que, dans les disciplines du projet en particulier où l'image occupe une place importante et contribue à l'intelligibilité des concepts et des objets, il serait possible et souhaitable de concevoir pour les actes une forme plus appropriée avec l'aide des outils numériques actuellement disponibles, sans pour autant renoncer à la rigueur scientifique indispensable. Nous le pensons toujours. Un tel projet était hélas au-delà de nos forces. Tout en le conservant dans nos cartons pour une occasion future, nous nous sommes résolus à cette version bien plus -et trop- modeste.

Ce recueil reprend les textes complets des intervenants qui ont participé à la rencontre. Nous leur en sommes reconnaissants.

Les textes sont publiés tels que le comité scientifique des *Ateliers de la recherche en design* 3 les ont sélectionnés et communiqués, sans révision de contenu ni d'orthographe; nous n'avons procédé pour le recueil qu'à une mise en forme graphique.

Nous espérons que ce document sera accueilli comme un témoin important du projet de constitution en France et dans la Francophonie d'une communauté de recherche en design, objectif principal des *Ateliers de la recherche en design*, et que sous sa forme de "maquette de travail" (un concept bien connu dans nos métiers), il saura préfigurer un produit futur plus abouti. Ainsi le cordonnier...

Alain Findeli,  
pour le Comité scientifique permanent  
des *Ateliers de la recherche en design*

## PROGRAMME

**Jour 1 : mardi 11 décembre 2007**

**Hôtel de région Aquitaine**

Heure	Ateliers	Intervenants
9h00	<b>Accueil des participants</b>	
9h00-10h00	<b>Ouverture de la plénière</b>	<b>Autorités universitaires, locales et régionales</b>
10h30	<b>ATELIER 1 : Médiations du design</b> Présidents : S. Leprun, IMAGINES, Bordeaux 3 et A. Jeannel, SPIRIT, Bordeaux 2	<b>F. Laguarrigue, S. Roullan:</b> LLAUniversité Toulouse 2 <b>C. Picart:</b> IMAGINES, Bordeaux 3 <b>A. Levitte:</b> EHESS CRAL / CNRS <b>M. Manjou :</b> CeReS, Limoges
10h30	<b>ATELIER 2 : Matière et sens</b> Présidents : J-P Nadeau, TREFLE, Paris-Tech et B. Claverie, Institut de Cognitique, Bordeaux 2	<b>G. Schambach:</b> Virtù, Nîmes <b>L. Bergeret:</b> CPI, ENSAM Paris-Tech <b>S. Cardoso :</b> Imagines, Bordeaux 3 <b>J.E. Pelet :</b> CRGNA, Université de Nantes
10h30	<b>ATELIER 3 : Interaction-Utilisateur</b> Présidents : Tatiana Bouzdine Chameeva et Olivier Dupouët, BEM Bordeaux	<b>A. Laguecir, O. Dupouët:</b> BEM Bordeaux <b>N. Achouri:</b> CEROS Paris X <b>S. Minel, O. Zéphir, C. Perotti:</b> LIPSI, ESTIA <b>A. Beranger, J-F Bassereau:</b> CPI, ENSAM, Paris-Tech
14h00	<b>ATELIER 1 : Médiations du design, suite</b> Présidents : S. Leprun, IMAGINES, Bordeaux 3 et A. Jeannel, SPIRIT, Bordeaux 2	<b>C. Azéma:</b> IMAGINES, Bordeaux 3 <b>T. Bouzdine Chameeva, BEM A. Ferrand,</b> CEREGE, Poitiers <b>R. Charvet Pello, L. Bonnamy,</b> RCP Design Global, <b>J-F Bassereau,</b> CPI, ENSAM, Paris-Tech <b>F. Houssard-Andrieux, C. Caumon,</b> Toulouse 2
14h00	<b>ATELIER 2 : Méthodologie et utilisateur</b> Présidents : S. Leprun, IMAGINES, Bordeaux 3 et A. Jeannel, SPIRIT, Bordeaux 2	<b>M. Zahedi, M. Guite, G. de Paoli,</b> faculté d'aménagement, Université de Montréal <b>S. Gorla,</b> SITE LORIA, Université Nancy <b>J-P Nadeau, J. PAILHES,</b> TREFLE, ENSAM Paris-Tech <b>R. Viseur,</b> Polytechnique de Mons

**Jour 2 : mercredi 12 décembre 2007**

**CCI Bordeaux**

Heure	Ateliers	Intervenant
9h00	<b>Séssion Plénière</b> <b>Introduction Alain Findeli, Virtù, Nîmes</b>	<b>A. Gombault:</b> BEM, Bordeaux <b>L. Damak:</b> Université Bretagne Sud
10h00	<b>ATELIER 1 : Design et interculturelité</b> Président : Alain Findeli, Virtù, Nîmes	<b>S. Belhassine :</b> Université P. Verlaine, Metz : <b>D. Abdelmoula Chennoufi :</b> Institut supérieur des Beaux-Arts de Tunis <b>A. Bouaziz:</b> ESAIG, Paris <b>C. Rondeau :</b> Virtù, Nîmes
10h00	<b>ATELIER 2 : Méthodologie et design</b> Présidents : J-P Nadeau et J. Pailhes, TREFLE, Paris-Tech	<b>N. Simon,</b> Paris VII et <b>J-F Bassereau,</b> CPI, ENSAM, Paris-Tech <b>J. Schneider:</b> APCI <b>M. de Blois et P. de Coninck :</b> Université de Montréal <b>J-F Petiot,</b> IRCCYN Nantes et <b>J-P Mathieu,</b> AUDENCIA Nantes <b>X. Aria Gonzales,</b> Université de Limoges
14h00	<b>Synthèse des ateliers</b>	<b>A. Findeli, B. Borja, S. Leprun, P. Baqué</b>

## PRÉSENTATION DES ATELIERS DE LA RECHERCHE EN DESIGN 3 A BORDEAUX

La troisième édition des Ateliers de la Recherche en Design prolonge les deux manifestations précédentes, à l'initiative de Brigitte Borja de Mozota et Alain Findeli, pour la constitution d'un réseau de chercheurs francophones dans le domaine du design.

Nîmes : Les Contours et les lieux de la recherche en design : Au capital des journées de Nîmes le repérage de terrains de recherches ouverts sur des perspectives inter et transdisciplinaires susceptibles de promouvoir des programmes scientifiques nécessaires au développement de la discipline et des thèses.

Nancy : La ville à l'épreuve du design : Les Ateliers de Nancy ont confirmé cette première orientation dans un contexte territorialisé, avec une implication forte des institutions et des élus dans la dynamique économique et culturelle de la ville. Le design est apparu comme un mode de pensée fédérateur dans la création d'un projet politique de grande ampleur locale et internationale. Le comité des Ateliers de Bordeaux a tiré le bilan des deux manifestations. De même qu'il s'inscrit dans la philosophie du projet.

Bordeaux : Le sujet dans le design : Il s'agit au cours de ces deux journées de définir les figures réelles et symboliques de l'humain, de l'utilisateur, du consommateur, du regardeur dans le design. Comment la personne fait-elle projet dans le design actuel ? Aborder plus fermement la place des sciences humaines et des sciences de l'art dans le domaine du design est un objectif des travaux des Ateliers de Bordeaux. Ces domaines proches des Arts, proposent une interface avec les sciences de l'ingénieur, la cognitive et les sciences sociales. Les propositions retenues pointent un intérêt unanime pour des questions touchant à la sensorialité, à l'esthétique, à la perception. Les Ateliers thématiques résultent d'objets d'études (terrains) ou de concepts visant à aborder un design « sensible » et « prospectif ».

Le comité scientifique à Bordeaux :

Tatiana BOUZDINE-CHAMEEVA, Professeur Senior, BEM  
Bernard CLAVERIE, Professeur des Universités Institut de Cognitique Bordeaux2  
Olivier DUPOÛET, Professeur Assistant BEM  
Alain JEANNEL, Professeur des Universités Directeur du Centre Associé Céreq/SPIRIT  
Aziza LAGUECIR, Professeur, BEM  
Sylviane LEPRUN, Professeur des Universités, IMAGINES, Université Bordeaux3  
Jean-Pierre NADEAU, Professeur des Universités TREFLE, Paris-Tech  
Jérôme PAILHES, Maître de Conférences au laboratoire TREFLE, Paris-Tech

## RECUEIL DES CONTRIBUTIONS



Marc MONJOU  
[marc.monjou@unilim.fr]

CeReS, Université de Limoges

## DE L'ŒUVRE A L'OUTIL. SUR LE ROLE DU SUJET DANS LA CATEGORISATION DES OBJETS DE DESIGN

---

### Résumé :

Dans cette communication, nous proposons de montrer que parallèlement aux recherches centrées sur les propriétés des objets, une enquête à propos des rôles sémiotiques du sujet peut contribuer à éclairer d'un jour nouveau la question de la coexistence des diverses « composantes » ou « dimensions » des objets du design (notamment : leurs composantes plastique et fonctionnelle). À partir des positions de la sémiotique post-greimassienne, nous cherchons ici à montrer que les propriétés des objets (e.g. : 'être un outil' ou bien 'être une œuvre', etc.), et par suite les grands types d'objets, dépendent moins de la constitution des objets eux-mêmes que de l'activité des sujets qui les considèrent (par attribution et catégorisation) ; pour la sémiotique en somme, c'est le sujet qui constitue (institue même) les objets de design dans leur dimension signifiante.

### 1. De l'objet au sujet.

L'une des ambitions louables de cette 3ème session des Ateliers de la Recherche en design consiste à contrer l'une des tendances fort répandues dans le champ des « *design studies* », celle qui consiste à centrer la réflexion sur l'objet – considéré comme un niveau de pertinence nécessaire et suffisant. Sans doute ce niveau d'analyse n'a-t-il pas fini de montrer ses vertus ; mais il commence aussi à faire voir ses limites. Dans un article au titre provocateur, Bousbaci & Findeli (2005) ont bien montré « l'éclipse » progressive des modèles « centrés objet » (Bousbaci & Findeli, 2005 : 44).

Du point de vue épistémologique, la mise en cause d'un niveau de pertinence pour l'analyse est toujours un moment critique, parce qu'elle fait courir le risque à la discipline de voir éclater le domaine qui la distingue en même temps que son intégrité (épistémologique d'abord, académique et institutionnelle ensuite). Le fait est encore plus vrai pour le design dont les contours (épistémologiques, académiques et institutionnels) sont très plastiques (pour ne pas dire flous)<sup>1</sup>. La revendication d'une interdisciplinarité (ou mieux d'une transdisciplinarité) ne change rien à l'affaire, l'interdisciplinarité supposant (par définition) la préexistence de disciplines instituées et reconnues.

En l'espèce (comme ailleurs...), la tentation est grande d'aller chercher dans le sujet ce qu'on n'a pas trouvé pas dans l'objet, un peu à la manière des exégètes qui, après avoir limité l'étendue d'un texte, convoquent le « contexte » censé remédier aux échecs de l'interprétation. Pour intéressant qu'il soit donc, le détour par le sujet fait courir le risque à la recherche en design d'abandonner ses préoccupations aux disciplines expertes (ou prétendues telles) en matière de *subjectivité*, qui sont aussi nombreuses que douteuses. À titre de consolation, on peut noter qu'elles ne sont pas moins nombreuses que les disciplines expertes en matières d'objectivité.

Ces précautions sont pour nous l'occasion de rappeler les principes de l'approche sémiotique, dont le projet a consisté justement à se doter d'un socle épistémologique capable de prévenir les écueils évoqués plus haut (ce qui ne veut pas dire que la sémiotique n'en connaît pas d'autres...). Avant donc d'en venir au problème du sujet dans le design, nous voudrions procéder à quelques mises au point.

L'écho et la fortune des recherches sémiotiques dans le domaine des « *design studies* » est assez faible. Par l'étendue d'abord : la littérature en ce domaine est récente et peu nombreuse (elle est à l'image de la recherche en design en général). Par le « rendement » ensuite : chose assez naturelle en effet, l'intérêt de la sémiotique pour le design a d'abord consisté en une attitude exclusivement descriptive ou interprétative (de commentaire – pour aller vite), ce qui a pu plaire au designer, mais qui l'a rarement aidé dans le processus de création des objets de sens. Alors même qu'on reconnaît partout que les objets issus du design sont des

---

1. Les limites matérielles de cette publication ne nous permettent pas de développer ces questions ; nous renvoyons pour ces matières à Findeli (*passim.*) ; Fontanille (2004a).

objets signifiants, seules quelques universités et quelques écoles de design ont intégré l'enseignement de la sémiotique à leurs programmes. Par ailleurs, à la discrétion s'ajoute souvent la confusion liée à la pluralité d'une « offre » sémiotique assez peu lisible, l'école peircienne (de tradition anglo-américaine) et l'école greimassienne (de tradition continentale) se partageant inégalement le « marché ». Nous ne pouvons ici que renvoyer le lecteur à la notice bibliographique qui accompagne cet article, où nous faisons figurer les principales publications récentes dans ce domaine. Dans la présentation qui suit immédiatement, nous apportons quelques précisions touchant le modèle dit structural ou greimassien.

## 2. Différence, immanence et modes d'existence sémiotique

La sémiotique greimassienne repose sur un héritage théorique aux imbrications multiples (linguistique saussurienne, sémiotique et épistémologie hjelmslevienne, grammaire générative de Chomsky, modèle actantiel de Tesnière, syntaxe narrative de Propp *et al.*, etc.), dont il serait vain et sans doute inutile de rendre compte ici de manière exhaustive. Loin d'y prétendre, nous commencerons simplement par rappeler quelques-uns de ses principes fondamentaux (différence et immanence) qui peut-être plus que les autres, constituent sa spécificité et sur lesquels reposera cette brève étude concernant le design et ses objets.

### 2.1. Le principe différentiel

D'inspiration saussurienne et hjelmslevienne, la sémiotique greimassienne repose sur ce que – pour aller vite – on peut appeler le *principe différentiel*. Chacun des deux plans que réunit la fonction sémiotique (plan de l'expression – ou signifiant, et plan du contenu – ou signifié) est constitué exclusivement de faisceaux de relations oppositives, de valeurs différentielles (« dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs » Saussure, 1916 : 166) ; pour Saussure en effet comme pour tous ceux qui l'ont suivi, c'est le primat des relations sur les termes qui définit la structure de la signification (Saussure, 1916 ; Greimas 1966)<sup>1</sup> ; ainsi le sens ne s'appréhende-t-il jamais en *substance*, mais seulement dans sa *forme*<sup>2</sup>, par application du principe de *distinction* érigé en règle de méthode. Et naturellement, le concept d'*objet* n'échappe pas à la règle : en vertu du *principe différentiel* (« le sens est relation »), l'objet de sens qui ne peut être envisagé par le sémioticien que comme une « position formelle » (Greimas & Courtés, 1979 : 259) est défini comme le « point d'intersection d'un faisceau de relations » (Hjelmslev, 1943). Ces relations – on l'imagine – sont multiples et de diverses natures : i) la relation objet / sujet, relation primitive qui fonde le sujet et l'objet comme existants et distincts l'un de l'autre ; ii) les relations entre l'objet et les autres objets (ce sont ces relations que la sémiotique contemporaine étudie sous le nom d'interobjectivité<sup>3</sup> ; iii) les relations de type méréologique qu'étudie par exemple J.-F. Bordron (1991), etc. Nous y reviendrons bien vite.

Le *principe différentiel* constitue à la fois l'intérêt et les limites du modèle structural qui, par son fondement même interdit de considérer les objets de design en eux-mêmes, (ou « en substance »)<sup>4</sup>. Or faire collaborer le sémioticien et le designer suppose qu'ils partagent le même monde, que l'un (qui ne décrit que des *formes* sémiotiques) et l'autre (qui travaille sur la *substance* des objets) s'entendent sur une « ontologie commune ». Or à bien considérer le statut épistémologique de la *distinction*, on voit qu'il présente quelque ambiguïté :

« La *distinction* est à rapprocher de la *différence*, à ceci près que, si celle-ci, en tant que concept fondateur de la sémiotique, est considérée comme la *propriété* de l'objet, la distinction est l'acte cognitif du sujet établissant la différence. Les deux termes correspondent donc à deux approches épistémologiques différentes. » (Greimas & Courtés, 1979 : 109, nous soulignons)

1. Le carré sémiotique, outil de catégorisation sémantique largement utilisé en sémiotique modélise ces valeurs. Cf. Greimas, 1983, Greimas & Courtés, 1979.

2. Voir par exemple Saussure (1916 : 168) : « Dans la langue, comme dans tout système sémiologique, ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue. C'est la différence qui fait le caractère, comme elle fait la valeur [...] La langue étant ce qu'elle est, de quelque [169] côté qu'on l'aborde, on n'y trouvera rien de simple ; partout et toujours ce même équilibre complexe de termes qui se conditionnent réciproquement. Autrement dit, la langue est une forme et non une substance (voir p. 157). On ne saurait assez se pénétrer de cette vérité ». Ou Saussure (1996, 6) : « On ne se pénétrera jamais assez de l'essence purement négative, purement différentielle, de chacun des éléments du langage auxquels nous accordons une existence ».

3. Landowski e. et Marrone G. [dir.] (2001).

4. Récemment, le projet d'intégrer la sémiotique aux processus de création des objets de sens a reçu sous la plume de J. Fontanille une caution théorique forte (Fontanille, 1998). Traditionnellement en effet, on considérait la sémiotique comme une discipline exclusivement descriptive (vs productive) ; pourtant, à bien examiner sa définition (Greimas, 1966), on voit bien que la description sémiotique elle-même participe en quelque manière de la création : qu'est-ce en effet que décrire sinon traduire, ou dire autrement ? Soutenir le contraire reviendrait à faire de la description une stricte répétition ou duplication du sens. Voici donc démontré – en droit – le pouvoir heuristique de la sémiotique, et attestée – en droit toujours – la compétence de la sémiotique en matière de création, avec cette réserve toutefois : que l'activité du sémioticien (en tant que tel) ne peut se porter au-delà des limites que lui imposent les formes sémiotiques (pour le dire autrement, que le sémioticien n'est pas un créateur en substance).

Pour Greimas & Courtés, la *distinction* caractériserait l'acte (d'un sujet connaissant) qui consiste à instituer une *différence* dans les choses. Mais on peut s'étonner de voir ici les auteurs recourir à un concept quasiment absent de l'ensemble du dispositif théorique de la sémiotique : le concept de *propriété*, traditionnellement abandonné à ce que, pour aller vite, on peut appeler les "ontologies philosophiques". En effet, la question des *propriétés* des objets (et avec elle le problème de la nature des grandeurs qu'étudie la sémiotique) est longtemps restée à la périphérie des préoccupations des sémioticiens. Très généralement, ce fait peut d'abord s'expliquer par des raisons relevant de l'épistémologie générale (d'inspiration post-kantienne), dont le fondement critique a interdit de façon définitive toute prétention métaphysique au discours scientifique. Mais une telle explication est évidemment insuffisante (ne serait-ce d'abord parce que la philosophie post-kantienne a aussi consacré la « chose en soi » comme fondement des phénomènes : l'idéalisme est un réalisme). En effet, l'abandon par les sciences de toute prétention métaphysique ne les a pas dispensées de buter sur des questions d'ontologie, questions qui déterminent pour chacune l'établissement des conditions de l'objectivité. Poser la question de l'être c'est, pour chaque science, chercher simplement à savoir ce qu'elle tient pour *réel* avant même que la pratique savante n'ait commencé le travail de description. Tout positif qu'il soit donc, il semble bien que le souci épistémologique puisse difficilement faire l'économie des questions ontologiques touchant l'existence et la nature du *référént du discours scientifique*, questions du genre : nous scientifiques, que devons-nous tenir pour « réel » ? Quelle est la réalité des « entités » à décrire ? Y a-t-il pour les sciences un « monde » à connaître ? Les concepts scientifiques n'ont-ils de sens qu'à l'intérieur de la théorie qui les a produits ?, etc.

Or contre cet ensemble de contraintes apparentes, l'épistémologie de la sémiotique a radicalisé la rupture avec toute dépendance d'ordre ontologique. Dans sa version la plus franche, cette rupture – initiée par Saussure – s'est d'abord exprimée chez Hjelmslev (1943) sous la forme du *principe d'immanence* ; elle a par suite été largement reprise et exploitée par la sémiotique.

« L'objet de la linguistique étant la forme [...] tout recours aux faits extra-linguistiques doit être exclu, parce que préjudiciable à l'homogénéité de la description. [...] L'affirmation de l'immanence des structures sémiotiques soulève [...] un problème d'ordre ontologique, relatif à leur mode d'existence. [...] Il nous semble opportun, pour éviter toute querelle métaphysique, de se contenter de la mise en place de certains concepts opératoires, en dénommant univers sémantique (le « il y a du sens ») toute sémiotique antérieurement à sa description, et objet sémiotique, son explication à l'aide d'un métalangage construit. » (Greimas & Courtés, 1979 : 181-182)

## 2.2. L'immanence et les modes d'existence sémiotique

Le *principe d'immanence*, l'un des gestes forts de l'épistémologie sémiotique auquel sans doute elle doit sa fortune (comme la méfiance qu'elle suscite), a visé premièrement à garantir à la sémiotique son autonomie disciplinaire et par là, à dégager un objet d'étude spécifique (équivalent sémiotique du « fait sociologique » de Durkheim). Toutefois, l'institution de ce domaine homogène a obligé *ispo facto* les auteurs à postuler une *ontologie par défaut*, celle d'un monde (ou « univers ») dont la présence ne pouvait évidemment pas être réduite. À l'effort pour exclure tout corrélat ontologique a donc correspondu la « présomption d'existence » d'un monde nécessairement peuplé d'« entités » ou « grandeurs », monde présent à titre au moins de fond ou d'horizon.

Ajoutons encore que le problème ontologique se manifeste à des niveaux différents. (1) À un premier niveau, qui ne relève sans doute pas en propre des préoccupations de la seule sémiotique, il faut reconnaître que toute activité savante en général porte bien sur un « quelque chose » à connaître, dont le mode de présence est la condition matérielle du discours à construire :

« La sémiotique ne saurait se permettre de porter des jugements ontologiques sur la nature des objets qu'elle analyse. Il n'empêche que ces objets sont « présents » d'une certaine manière pour le chercheur, et que celui-ci est ainsi amené à examiner soit des relations d'existence, soit des jugements existentiels, explicites ou implicites, qu'il trouve inscrits dans le discours » (Greimas et Courtés, 1979 : 138)

On comprend ainsi pourquoi, en dépit des scrupules, la sémiotique a été contrainte d'admettre un niveau ontologique minimum, une « ontologie spéciale » définissant une espèce d'être à la fois nécessaire et

1. Nous renvoyons le lecteur à l'entrée « Grandeur » du Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, terme dont la traduction anglaise due à D.Patte et M.Rengstorf n'est autre qu'« entity » : « On désigne par grandeur ce « il y a » dont on présume l'existence sémiotique, antérieurement à l'analyse qui y reconnaîtra une unité discrète, et dont on ne postule que la comparabilité avec d'autres grandeurs du même ordre. » (Greimas & Courtés, 1979 : 169).

(momentanément) suffisant : « l'existence sémiotique ». Ainsi à un premier niveau, l'existence (sémiotique) se caractérise-t-elle par une forme économique de visée intentionnelle<sup>1</sup> :

« [le chercheur] est obligé de se prononcer, aux moindres frais, sur ce mode particulier d'existence qu'est l'existence sémiotique. La théorie sémiotique se pose donc le problème de la présence, c'est-à-dire de la « réalité » des objets connaissables [...]. À ce niveau, elle peut se contenter d'une définition opératoire qui ne l'engage à rien, en disant que l'existence sémiotique d'une grandeur quelconque est déterminée par la relation transitive qui la lie, tout en la posant comme objet de savoir, au sujet cognitif. » (Greimas et Courtés, 1979 : 138-139)

(2) À un second niveau ensuite, longtemps considéré comme typique de l'approche « sémio-linguistique », le discours-énoncé lui-même installe des « relations d'existence » que la description doit aussi prendre en charge. Ce second niveau (celui des types d'existence en présence dans le discours-énoncé), a conduit les auteurs à imaginer une hiérarchie de « modes d'existence sémiotique » : virtualisé/ actualisé/ réalisés (hiérarchie sur laquelle nous reviendrons plus loin). Ces niveaux-là d'existence étaient étroitement liés à la vocation première de la sémiotique, savoir : décrire des discours énoncés de plus ou moins grande extension (récits, textes, etc.). Dans un article consacré aux rapports entre sémiotique et ontologie, J. Fontanille (2004c) explique que la sémiotique a longtemps reposé sur une conception de la signification comme « simulacre ». Or, s'il est vrai qu'en tenant à distance toute dépendance à l'égard du « réel » cette conception de la signification a permis de garantir aux grandeurs qu'elle considérait une « existence sémiotique » satisfaisante pour l'étude, elle présente selon lui aujourd'hui un ensemble de problèmes qui enjoignent le sémioticien à la remettre en cause. Notamment<sup>2</sup> : l'extension du domaine des recherches sémiotiques à d'autres sémiotiques-objets que les textes ou les images oblige à revoir la nature de l'opération qui institue les divers modes de l'existence sémiotique. Si donc il a pu être pertinent de tenir pour vrais les objets « en papier<sup>3</sup> » manifestés dans les textes, le fait de prendre en considération les objets du monde que sont les objets de design impose le recours à de nouvelles formes d'existence sémiotique, comme le montre J. Fontanille :

« Dès lors que le champ d'investigation de la discipline [...] ne se limite plus aux sémiotiques-objets construites et fixées dans des textes ou des images, cette position [de la signification comme simulacre] est désormais difficilement tenable. Les processus signifiants inhérents à un objet de design ou à une pratique sociale peuvent comprendre la production de simulacres, mais ne peuvent en aucune manière se réduire à cela. Une sémiotique générale ne peut plus se présenter comme une production de simulacres, et doit affronter sans *a priori* la dimension ontologique des significations qu'elle véhicule. » (Fontanille, 2004c : 2)

Ces remarques sont déterminantes pour comprendre les problèmes en jeu en sémiotique des objets ; non seulement les objets y sont définis comme un niveau de pertinence dont l'efficience sur les principes de la sémiotique générale est « révolutionnaire » (au plan de la méthode tout au moins) ; mais encore : l'extension du champ des recherches sémiotiques à des sémiotiques-objets dont la dimension narrative (au sens large) est non plus essentielle mais accidentelle conduit à faire de la conception de la signification comme *simulacre* un cas particulier, et par suite, à examiner à nouveaux frais la question de l'existence des objets et de leurs propriétés.

### 3. L'œuvre et l'outil : l'institution des objets

Nous l'avons vu, la sémiotique impose de n'envisager l'objet de sens que comme le « point d'intersection » d'un réseau de relations de diverses natures. Nous ne considérerons ici qu'une seule espèce de relations « objectives » : les relations méréologiques (qui concernent dans l'objet les rapports entre le tout et les parties), pour montrer qu'elles font nécessairement apparaître un troisième terme : le sujet.

1. L'emploi de l'expression « visée intentionnelle » (empruntée à la phénoménologie) pourra surprendre à cet endroit consacré à l'ontologie des sémioticiens de première génération. C'est toutefois à dessein et sans trahir les auteurs que nous y recourons. Voir sur ce point Greimas & Courtés, 1979 : 402, 190, où la transitivité est rapprochée de l'intentionnalité en philosophie.

2. Pour le détail, lire Fontanille, 2004c : le début.

3. Dans leur première version, les modes d'existence sémiotique se justifient par le jeu des prédicats de jonction dans la programmation de l'action simulée ; ainsi pour Greimas par exemple, est dit virtuel tout objet considéré antérieurement à sa jonction à un sujet, la jonction remplissant une fonction d'actualisation. Nous renvoyons sur ce point à l'entrée « existence sémiotique » du Dictionnaire de Sémiotique : « Le problème du mode d'existence se pose [...] plus particulièrement pour les discours narratifs qui sont censés décrire les situations et les actions « réelles ». Tout en reconnaissant qu'il ne s'agit là que de simulacres d'actions, auxquels participent des sujets « en papier », l'analyse exige qu'on les traite comme s'ils étaient vrais. [...] C'est la jonction qui est la condition nécessaire de l'existence des sujets, tout aussi bien que celle des objets. [...] » (Greimas & Courtés, 1979 : 138-139)

Sans nécessairement poser la question de leur coexistence au sein d'un même objet, les sémioticiens comme les designers ont pour habitude de partitionner les objets qu'ils décrivent (pour les uns) et conçoivent (pour les autres) en ce qu'il est convenu d'appeler leurs nombreuses « composantes » (ou « dimensions »)<sup>1</sup> : *composante morphologique*, *composante plastique* (elle-même en parties, déclinable en composantes *topologique*, *chromatique*, *hylétique*, *eidétique*), et bien sûr – point qui préoccupe plus particulièrement nos recherches : la composante *fonctionnelle*. Pour séduisante qu'elle soit, cette conception « partitive » de l'objet n'en demeure pas moins problématique ; notamment, il est très difficile de rendre compte de la nature des solidarités qu'entretiennent ces composantes pour constituer un objet, dont l'unité doit pourtant bien exister en substance. Difficile aussi, la question des niveaux de hiérarchie qui organisent ces composantes, comme en témoigne la querelle du fonctionnalisme. Sans doute cette habitude consacrée en design et en sémiotique qui consiste à parler de « composantes » des objets procède-t-elle d'un abus de langage (ou de métalangage) ; quoi qu'il en soit, l'essentiel est de remarquer que cette partition des objets soulève un ensemble de problèmes à la résolution desquels la sémiotique doit s'attacher si elle veut pouvoir être utile aux processus de conception en design. Précisément : d'abord parce qu'il nous semble typique de l'ambiguïté touchant le statut et la place des objets de design dans la culture, ensuite parce qu'il se présente très concrètement au designer lors du processus de conception, nous envisagerons ici le problème du type de solidarité qu'entretiennent la « composante fonctionnelle » et la « composante plastique » des objets.

Pour comprendre la place et le statut des objets du design, nous partirons des recherches menées récemment dans les sciences de la culture, notamment par Krzysztof Pomian en histoire culturelle (1978 et 1997) et par François Rastier en sémantique des cultures (2004). On peut schématiser<sup>2</sup> les « ontologies » de Pomian et Rastier comme suit, et distinguer quatre grandes classes d'êtres : (1) Les corps, (2) Les outils, (3) Les œuvres (ou les « sémiophores ») et (4) Les déchets.

Par corps, il faut comprendre tout ce que l'homme trouve dans son environnement n'ayant encore fait l'objet d'aucune transformation et dont l'homme peut faire emploi. À l'opposé, la classe des *déchets* comprend les objets qui ont eu autrefois une destination et des emplois auxquels ils ne se prêtent plus désormais, tout ce que les hommes abandonnent, évacuent ou détruisent. Troisième classe : les *outils*, classe qui rassemble tous les objets assignés à une destination particulière et qui assument un rôle utilitaire ou instrumental déterminé, comme par exemple les machines, les moyens de transport, les habitations, les vêtements, les médicaments, etc. Enfin, la classe des *œuvres* (Rastier) ou *sémiophores* (Pomian) comprend tous les objets composés de signes plus ou moins complexes, tout les objets investis de signification, objets qui assurent une certaine fonction sémiotique.

Pomian divise la classe des sémiophores en sous-ensembles : *textes*, *images*, *insignes*, etc. L'un de ces sous-ensembles – les *expôts* – occupe une place privilégiée parmi les sémiophores (Pomian, 1997 : 85-89) ; il rassemble les objets qui ont été soustraits à l'usage et qui nous imposent une attitude de *spectateur*, qui nous mettent en *posture contemplative*. À l'opposé des *outils* qui sont des objets utiles auxquels les hommes confèrent un ou plusieurs emploi(s), les *expôts* sont « absolument inutiles » (Pomian, 1997 : 89) car « tout objet devient sémiophore à la suite de la décontextualisation et de l'exposition ». Mieux : « un sémiophore accède à la plénitude de son être de sémiophore quand il devient une pièce de collection » (Pomian, 1978 : 43) ; c'est donc que les *expôts* sont des sémiophores par excellence. Cette place de choix accordée aux *expôts* dans l'ontologie de Pomian se comprend par l'origine du concept de sémiophore, concept forgé par l'historien en 1978, date à laquelle paraît son importante étude socio-historique sur les *collections*. Qu'est-ce précisément qu'une collection ? Première propriété, liée à la nature des objets qu'elle donne à voir : elle est dépourvue de toute finalité utilitaire : la collection ne poursuit qu'un seul but : « amasser des objets pour les exposer au regard » (Pomian, 1978 : 16) ; constituer une collection revient donc à convertir des *outils* en *expôts* : « [...] clefs qui ne ferment ni n'ouvrent aucune porte ; [...] machines qui ne produisent rien ; [...] horloges et montres dont personne n'attend l'heure exacte. Même si dans leur vie antérieure elles avaient un usage déterminé, les pièces de musée ou de collection n'en ont plus. » (Pomian, 1978 : 16). Notons au passage que pour Pomian, le rôle assumé par les collections et les *expôts* ne peut être réduit à une quelconque forme d'utilité, sous peine de voir le concept d'utilité se vider de toute contenu sémantique<sup>3</sup>.

1. S. Vihma (1995 : 50) parle par exemple de « dimensions » syntaxique, matérielle, pragmatique et sémantique.

2. Pour des raisons liées à l'économie du propos, cette présentation est nécessairement schématique. Pour une étude détaillée, nous renvoyons à Monjou (2006).

3. « On ne peut, en effet, sans commettre un abus de langage, étendre la notion d'utilité au point d'en attribuer une à des objets qui ne font que s'offrir aux regards [...] Elles s'assimilent ainsi à des œuvres d'art qui sont dépourvues de finalité utilitaire, car on les produit pour décorer les personnes, les palais, les temples, les appartements, les jardins, les rues, les places et les cimetières. Toutefois on ne peut pas dire que les pièces de collection ou de musée soient là pour décorer. Car décorer, en plaçant des tableaux et des sculptures, c'est briser la monotonie des murs vides qui étaient déjà là et qu'il fallait rendre agréables. Or, dans les musées et les grandes collections particulières, ce sont les murs qu'on élève ou aménage pour y disposer des œuvres. » [...] « Comment pourrait-on leur attribuer une valeur d'usage, puisqu'on les achète non pas pour s'en servir, mais pour les exposer au regard. Évidemment, on peut voir en cela aussi un usage très particulier, seulement on risque alors que le terme même d'usage cesse de signifier quoi que ce soit. On peut certes faire divers usages d'un objet, de tout objet. Cependant il faut, semble-t-il, maintenir la différence entre tous ces usages, aussi inattendus qu'ils soient, et cette

Afin de bien saisir comment les dimensions technique et plastique s'articulent dans les objets du design, il faut d'abord comprendre les principes qui commandent implicitement cette « ontologie de l'objet ». On sait l'importance, pour tout discours scientifique, de procéder à des opérations de catégorisation. En sémiotique, ces opérations sont d'autant plus importantes que la différence est « la première condition de l'apparition du sens » (Greimas & Courtés, 1979 : 100). Pour la sémiotique considérée comme activité (comme pratique), tout le problème consiste à imaginer des procédures de *différenciation*, selon le principe de la *distinction*, principe largement exploité par exemple dans l'analyse sémique, laquelle cherche à constituer des catégories par la reconnaissance de « traits distinctifs ». Or toute typologie, parce qu'elle prend la forme d'un « système corrélationnel construit » (Greimas & Courtés, 1979 : 403) se présente comme le résultat d'une activité de différenciation relevant du principe de *distinction*. Constituer une ontologie (comme font Pomian et Rastier par exemple) consiste à construire un modèle d'organisation de type *paradigmatique* qu'ordonnent des critères assurant la « comparabilité » des objets considérés (Greimas & Courtés, 1979 : 169). En outre, par la mise en ordre de catégories discriminantes, la typologie a pour effet de construire la *définition* de ces mêmes objets (définition qu'on peut identifier à la description elle-même<sup>1</sup>) ; et c'est là sans doute l'un des intérêts majeurs des procédures de catégorisation par classe :

« Quand deux ou plusieurs objets sémiotiques sont corrélés entre eux [...], le modèle typologique, subsumant tous les objets corrélés, donne en même temps la définition achevée de chacun d'eux (Greimas & Courtés, 1979 : 404, lire aussi 37-38).

Ainsi, du point de vue de la construction sémiotique, « corps », « outils », « déchets », « œuvres » ou « sémiophores » sont-ils à considérer comme des concepts, c'est-à-dire des termes relevant du métalangage de description sémiotique ; ils ne sont que des « dénominations dont la signification est explicitée par la définition » (Greimas & Courtés, 1979 : 57). Chez Rastier, ni le statut de la « typologie des choses » ni les procédures qui ont présidé à sa construction ne sont clairement explicités ; on sait néanmoins que sa typologie n'a pas vocation à assumer le rôle d'une ontologie « réalisante » (Rastier), puisqu'elle ne vise – selon l'auteur – qu'à rendre possible des *parcours* interprétatifs :

« Le statut sémiotique définitoire des catégories de corps, objet et déchet dépend de leur place dans les processus d'interprétation. Les choses et les déchets appartiennent aux contextes qui permettent de restituer la compréhension pratique des objets culturels dans leur création et leur usage. » (Rastier, 2004 : 5)

De même pour l'« ontologie du visible » de Pomian : même si chacune des « classes fonctionnelles » (« corps », « choses », « sémiophores », etc.) *définit* les objets décrits par attribution d'un ensemble de *propriétés* (« être destiné à un emploi » / « n'être destiné à rien » / « être utilisé » / « être destiné à la contemplation » / « être un support de signes », etc.), ces *propriétés* n'ont pas pour autant de consistance ontologique (au sens philosophique du terme<sup>2</sup>) puisque là encore, elles ne déterminent rien d'autre que des *parcours* possibles :

« Un objet n'est jamais attaché une fois pour toutes à la classe à laquelle il appartient à l'origine, ne serait-ce que parce que chacun risque de *devenir* tôt ou tard un déchet. Rien n'interdit d'autre part que les objets changent de fonction au cours de leur histoire. [...] Le seul *parcours* irréversible mène des corps vers d'autres classes d'objets. » (Pomian : 1997 : 85, nous soulignons).

C'est donc qu'au modèle d'organisation paradigmatique que sont les typologies (qui définissent des positions) doit correspondre une syntagmatique (i.e. des *parcours*) qui procède par *attribution de propriétés*. Il suit de là que la résolution du problème sémiotique de la coexistence, au sein d'un même objet, de plusieurs « composantes » (comme les composantes plastique et fonctionnelle) devra passer par l'élucidation d'un type de relation particulier, celui qui lie un acte (appelons-le l'*attribution*) à ses effets ou productions (continuons de les appeler des *propriétés*).

Revenons maintenant à nos questions initiales : quelle statut accorder à l'objet du design ? Et qu'en est-il du sujet ? On voit bien que le modèle paradigmatique présenté ci-dessus ne fait aucune place à l'objet du design dont le propre est pourtant de combiner deux propriétés : *être un sémiophore* (c'est-à-dire *être une œuvre*, au sens défini plus haut) et *être un outil*. La possibilité d'une syntagmatique n'y change rien puisque les *parcours* d'une position à l'autre ne mettent pas en cause la discontinuité des positions (ils la supposent

---

manière tout à fait singulière de se comporter à l'égard d'un objet qui consiste à n'en rien faire mais uniquement à le regarder. Or, c'est à cela qu'est destiné tout objet qu'on achète pour le placer dans une collection » (Pomian, 1978 : 16 et 19).

1. Cf. Greimas & Courtés, 1979 : 86.

2. Si donc on peut ici parler d'ontologie, c'est non pas au sens d'Aristote ou de Kant, mais plutôt au sens restreint, tel que l'envisage par exemple Sowa (2000), savoir comme l'étude des catégories des choses existantes ou susceptibles d'exister dans un domaine défini : « an ontology is a catalog of the types of things that are assumed to exist in a domain of interest D from the perspective of a person who uses a language L for the purpose of talking about D. The types in the ontology represent the predicates, word senses, or concept and relation types of the language L when used to discuss topics in the domain D. [...] The purpose of ontology is to provide a framework of distinctions that can be used to discriminate and classify things that exist and define the words that describe them. But no fixed collection of distinctions or categories is likely to be adequate for describing all things for all time (Sowa, 2000).

même). De deux choses l'une en effet : *ou bien* l'on est en présence d'un outil, *ou bien* l'on est en présence d'un objet investi de signification : « l'utilité et la signification sont mutuellement exclusives » (Pomian, 1978 : 43). Naturellement, cette exclusion pose deux problèmes (au moins) : (1) pourquoi les outils, en tant que tels, ne pourraient-ils pas être considérés comme des plans d'expression ? Nous laisserons ici ce problème en suspens<sup>1</sup> parce qu'il regarde davantage la sémiotique des objets que la théorie du design en particulier. (2) Si *être un outil* et *être une œuvre* sont bien des propriétés distinctes, comment coexistent-elles dans les objets du design ? comment composent-elles les objets ? Sans doute la solution est-elle à chercher dans la relation au sujet. C'est en tout cas le point de vue développé par Pomian qui, en bon sémioticien<sup>2</sup>, définit l'utilité et la signification non comme des propriétés ontologiques objectives, mais comme des *relations* (que médiatisent les objets) entre le sujet et son environnement (Pomian, 1978 : 42). Pour Pomian en effet, c'est l'« observateur », qui organise le monde des objets, par attribution de propriétés. Le sujet est donc un opérateur « syntaxique » qui institue les objets qu'il manipule.

« Aucun objet n'est en même temps et pour un même observateur une chose et un sémiophore. Car il n'est une chose [un outil] que lorsqu'on l'utilise, mais alors on ne s'amuse pas à en déchiffrer la signification. Et quand on s'adonne à cela, l'utilité devient purement virtuelle. » (Pomian, 1978 : 42-43)

On voit bien ici que les propriétés fondamentales des objets de design, savoir : *être un outil* et *être une œuvre*, propriétés censées soutenir les « composantes » fonctionnelle et plastique (ou « esthétique ») ne sont en réalité que des *modes d'existence* de l'objet sémiotique, modes que le sujet tantôt actualise tantôt virtualise par des opérations de « brayage »<sup>3</sup> (embrayage/débrayage). Rappelons que sans avoir nécessairement été explicitées, ces opérations de « brayage » entre la composante plastique et la composante fonctionnelle avaient déjà été mises en évidence par Walter Benjamin dans les dernières pages de son essai sur la reproductibilité consacrées aux objets architecturaux et à leur double mode de *réception* : (1) la réception tactile ou *l'usage* et (2) la perception visuelle – *la contemplation*. (Benjamin, 1939 : 311 et suiv.). Chez Benjamin (comme plus tard chez Pomian) c'est en effet une certaine forme de l'intentionnalité du sujet positionnel (respectivement : (1) l'habitude et (2) l'attention) qui « décide » du statut conféré à l'objet. De même encore : Jean Nouvel ne dit pas autre chose lorsqu'il oppose divers modes d'existence des édifices (le mode *contemplé* et le mode *vécu*) qu'il corrèle à plusieurs « styles » positionnels :

« L'une des grandes difficultés de l'architecture, c'est qu'elle doit à la fois exister et rapidement se faire oublier, c'est-à-dire que tout espace vécu n'est pas fait pour être contemplé en permanence. Le problème d'un architecte, c'est qu'il est toujours en train d'analyser les lieux qu'il découvre, de les regarder, ce n'est pas une position normale. » (Nouvel J. et Baudrillard J., 2000 : 26)

La thèse selon laquelle les propriétés des objets de design (*être un outil* et *être une œuvre*) ne sont en réalité que des *modes d'existence sémiotique* que le sujet *réalise* (tantôt par actualisation tantôt par virtualisation) demeure néanmoins problématique. Resterait en effet à comprendre d'abord (1) les règles des opérations d'attribution de ces propriétés (du côté du sujet), qu'on doit abandonner (pour le moment) à la psychologie cognitive ; (2) à comprendre ensuite le statut de ces propriétés elles-mêmes (du côté de l'objet). En sémiotique, la question des *modes d'existence*<sup>4</sup> (virtualisé, potentialisé, actualisé, réalisé) a partie liée avec la théorie des modalités. Par exemple, dans les énoncés « il voudrait danser » ou « il voudrait savoir danser », les prédicats modaux (vouloir, savoir) modifient le prédicat descriptif « danser » par virtualisation, alors qu'un énoncé du type « il danse » ne tombe sous la *rection* d'aucun autre prédicat (le prédicat « danser » y est pleinement réalisé)<sup>5</sup>. Mais comme nous l'avons précisé plus haut, le recours aux modalités (prédicats qui modifient d'autres prédicats) n'est possible que lorsque la sémiotique s'intéresse à des objets « en papier » ; or les objets de design ne sont pas des prédicats ; ils ne sont donc justiciables d'aucun statut modal à proprement parler. L'une des solutions à peu près satisfaisante pourrait consister à adopter (pour un temps) les positions de Karl Popper pour qui les propriétés des objets sont des « propensions », c'est-à-dire des propriétés dispositionnelles (Popper, 1990)<sup>6</sup>.

1. Nous abordons ce problème dans Monjou (2006).

2. En témoigne cette confidence de l'historien : « La découverte, dans les œuvres de Saussure, de Troubetzkoy, de Jakobson et surtout de Lévi-Strauss, de l'approche sémiotique de la culture ou, comme on l'appelait à l'époque, du structuralisme, fut dans ma vie intellectuelle, comme dans celle de plusieurs personnes de ma génération, un des événements les plus importants. Dans mon cas, son influence s'est avérée durable. Je pense toujours que l'apparition de cette approche ouvrit une nouvelle époque dans l'histoire des sciences humaines et que tous les retours vers les approches antérieures et leur problématique ne sont que des régressions et rien de plus ». (Pomian, 1997 : 96).

3. Sur les concepts sémiotiques de débrayage et embrayage, cf. Greimas & Courtés, 1979 : 79, 119. On pourra aussi se reporter au petit vocabulaire de sémiotique proposé par Madeleine Akrich et Bruno Latour, in Mattozzi (2006 : 408-409), ou encore à Latour (1993 : le début).

4. La question des modes d'existence connaît aujourd'hui un regain d'intérêt dans les sciences humaines, notamment sous l'impulsion de Bruno Latour, largement influencé par la sémiotique contemporaine. Cf. Latour (2006, 2007).

5. Cf. Fontanille (2003b : 171 et sq.)

6. Nous nous permettons de renvoyer sur cette question à Monjou (2007).

(3) Reste enfin en suspens le problème méthodologique (ou tactique) qui intéresse immédiatement la pratique du projet en design : comment « négocier » dans la facture des objets eux-mêmes, la distribution des « traits » qui vont disposer le sujet à actualiser/virtualiser l'une ou l'autre propriété. Car même l'objet n'est qu'une matière susceptible de recevoir des « investissements ontologiques » (sous la forme de propriétés), cette matière ne peut pas être une simple privation : elle doit bien au contraire présenter quelques « traits », conditions de l'émergence des propriétés. Pomian règle le problème comme suit, suggérant l'existence dans l'objet lui-même de deux classes de traits :

« Tout en coexistant les uns avec les autres, les traits de la forme qui permettent à l'objet d'être utile et ceux qui en font un porteur de signification suggèrent deux comportements différents et mutuellement exclusifs. [...] La chose [l'outil] se réalise en tant que telle en modifiant ce à quoi elle s'applique [...]. Le sémiophore, lui, dévoile sa signification quand il s'expose au regard » (Pomian, 1978 : 42-43)

Mais rien ne nous oblige à accepter l'idée selon laquelle les traits morphologiques constitutifs d'un *outil* et ceux qui en font un *oeuvre* ne sont pas les mêmes. Dans de très nombreux cas, on aurait bien de la peine à les distinguer. Difficile par conséquent d'accepter *a priori* l'idée selon laquelle certains *traits morphologiques* seraient des *formants* (des éléments constitutifs d'un plan d'expression), les autres traits n'étant que des pièces de la machine. Difficile encore d'affirmer que les traits morphologiques qui sont constitutifs de l'outil n'ont aucun « pouvoir suggestif » sur le sujet contemplatif du sémiophore. C'est à ce problème que l'école fonctionnaliste a voulu répondre, sans l'avoir nécessairement formalisé avec précision. La formule de Sullivan « *form follows function* » (formule dont Armand Hatchuel a voulu montrer la vacuité<sup>1</sup>) se présente justement comme une règle syntaxique qui entend poser l'identité entre deux classes de traits que la tradition esthétique s'est efforcée de séparer ; plus précisément, le « *form follows function* » est une forme *critique* de projection du paradigmatique sur le syntagmatique, autrement dit : un style.

De cette incursion, nous voudrions retenir que les composantes fonctionnelle et plastique des objets de design peuvent difficilement être conçues autrement que comme des *propriétés sémiotiques* dont la co-existence est nécessairement assurée par l'activité d'un *sujet constituant*. Néanmoins pour comprendre comment se distribuent les « traits » qui vont disposer le sujet à réaliser (actualiser/virtualiser) l'une ou l'autre propriété, il paraît nécessaire de faire intervenir un troisième terme dans la relation : la *situation*, concept que les sémioticiens de la culture comme les théoriciens du design tendent aujourd'hui à considérer comme un nouveau domaine à explorer<sup>2</sup>.

#### Bibliographie :

- BENJAMIN, W. (1939), « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 269-316.
- BORDRON J.-F., (1991), « Les objets en parties. (Esquisse d'ontologie matérielle). », in Coquet J.-C. et Petitot J. [dir.] 1991, *L'objet sens et réalité*, Langages, n° 103, Larousse, Paris, 1991 pp.51-65. /
- BORDRON, J.-F., (2001), « La signification des objets – Sémiotique de la contemplation », in Fontanille J. et Renoue M. [dir.], *Sémio 2001*, Cédérom, Limoges, Pulim.
- BOUSBACI R. et FINDELI A. (2005), « L'éclipse de l'objet dans les théories du projet en design », *The Design Journal*, VIII, 3, Summer 2005, pp., 35-49.
- DENI, M. (1999) (dir.), *Per una semiotica degli oggetti, la dimensione fattiva* (Thèse de doctorat sous la direction de U. Eco et Ugo Volli), Università di Bologna.
- DENI, M. (2002a) (dir.), *La semiotica degli oggetti, VS – Versus. Quaderni di studi semiotici*, 91/92, Milano, Bompiani.
- DENI, M. (2002b), *Oggetti in azione. Semiotica degli oggetti : dalla teoria all'analisi*, Milano, Franco Angeli.
- DENI, M. (2004) [1999], « Les objets factitifs », dans J. FONTANILLE et A. ZINNA 2005 (dir.), *Les objets au quotidien*, Limoges, Pulim, Collection Nouveaux Actes Sémiotiques – Recueil, p. 79-96.
- DENI M. (2001a), « La construction sémiotique d'une interface conviviale », in Fontanille J. et Renoue M. [dir.], *Sémio 2001*, Cédérom, Limoges, Pulim.
- FONTANILLE J. (1998) : « Décrire, faire, intervenir », dans *Protée*, 26/2, 1998, numéro spécial « Voir, dire et faire », Chicoutimi, pp.105-116.
- FONTANILLE, J. (2003a), « Sémiotique des objets », dans DENI M. 1999 (dir.), p. 61-86.
- FONTANILLE, J. (2003b), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 2003.
- FONTANILLE, J. (2004a), « Discours, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence de la

1. Cf Hatchuel (2006).

2. Lire à ce sujet : Fontanille (2004a) ; Bousbaci & Findeli (2005)



sémiotique des cultures », dans J. FONTANILLE et A. ZINNA 2005 (dir.), *Les objets au quotidien*, Limoges, Pulim, Collection Nouveaux Actes Sémiotiques – Recueil, p. 193-203.

FONTANILLE, J. (2004b), *Soma et sema. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve & Larose « Dynamique du sens ».

FONTANILLE (2004c) : « Sémiotique & ontologie : l'expérience et l'existence », Conférence prononcée le 7 juillet 2004 à Lyon, lors du 8e Congrès de l'AIS, to be published.

FONTANILLE J. & ZINNA A. [dir] (2005) : *Les objets au quotidien*, Presses Universitaires de Limoges, Collection Nouveaux Actes Sémiotiques – Recueil, Limoges, 2005.

GREIMAS A.J. (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966 (rééd. PUF, Formes sémiotiques).

GREIMAS A. J. & COURTÉS J. (1976 et 1986) : *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 2 tomes, (rééd. tome 1, 1993).

GREIMAS A.J. (1983), *Du sens II : Essais sémiotiques*, Seuil, 1983.

HATCHUEL A. (2006), « Quelle analytique de la conception ? Parure et pointe en design », in FLAMAND B. (dir.) (2006) : *Le design. Essais sur des théories et des pratiques*, Paris, IFM/Regard, 2006, pp.147-160.

HJELMSLEV, L. (1943), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1971.

LANDOWSKI E. et MARRONE G. [dir.], 2001 : *La société des objets. Problèmes d'interobjectivité*, Québec, Protée, XXIX, 1, 2001. Trad. ital. augmentée, *La società degli oggetti. Problemi di inter-oggettività*, Rome, Meltemi, 2002.

LATOUR, B. (1993) : *La clé de Berlin. Et autres leçons d'un amateur de sciences*, Paris, La Découverte (rééd. Seuil, Points Sciences, Paris, 1996).

LATOUR, B. (2006), « Sur un livre d'Etienne Souriau : Les Différents modes d'existence », communication prononcée au séminaire du CeReS à Limoges, hiver 2006.

LATOUR, B. (2007), *Résumé d'une enquête sur les modes d'existence ou bref éloge de la civilisation qui vient* (en préparation) (le manuscrit de cet ouvrage en chantier a fait l'objet d'une semaine de discussion à Cerisy la Salle au cours du colloque du 23 au 30 juin 2007).

MATTOZZI A. (2006) [dir.] : *Il senso degli oggetti tecnici*, Roma, Meltemi editore, 2006.

MONJOU M. (2006) : « Pour un fonctionnalisme méthodologique en sémiotique des objets » in Hebert L. et Guillemette L. (dir.) : *Performances et objets culturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des signes », à paraître en 2008.

MONJOU M. (2007) : « Dispositional properties of design objects », communication prononcée au Séminaire international « Design semiotics in use », 6-8 juin 2007, University of Art and Design of Helsinki, à paraître en 2008.

NOUVEL, J. et J. BAUDRILLARD (2000), *Les objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lévy.

POMIAN, K. (1978), « Entre l'invisible et le visible : la collection », dans *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVIe – XVIIIe siècle*, Paris, NRF/Gallimard, 1987, p. 15-59 (publié d'abord in *Enciclopedia Einaudi*, t.III, Turin, 1978, p. 330-364).

POMIAN, K. (1997), « Histoire culturelle, histoire des sémiophores », dans J.P. RIOUX et J.-F. SIRINELLI (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, p. 73-99 (article reproduit dans K. POMIAN (2000), *Sur l'histoire*, Paris, Seuil).

POPPER, Karl (1990) : *A World of Propensities*, Bristol, Thoemes Press.

RASTIER, F. (2004), « Deniers et Veau d'or : des fétiches à l'idole ». *Texto !* [http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier\\_Deniers.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Deniers.html) (page consultée en février 2006). L'article de François Rastier a initialement été publié dans Massimo LEONE (dir.), *Carte Semiotiche* n°5, « Semiotica del denaro », 2002, p. 35-64.

SAUSSURE, L.-F. (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot. 1971.

SAUSSURE, L.-F. Ferdinand de. *De l'essence double du langage*, transcription établie par Rudolf Engler d'après le manuscrit déposé à la Bibliothèque de Genève (1996). Consultable en ligne sur *Texto* : [http://www.revue-texto.net/Saussure/De\\_Saussure/Essence/Engler.html](http://www.revue-texto.net/Saussure/De_Saussure/Essence/Engler.html). XVI : Négativité des termes.

SOWA, J.F. (2000), *Knowledge Representation: Logical, Philosophical, and Computational Foundations*, Brooks Cole Publishing Co., Pacific Grove, CA, 2000.

VIHMA S. (1995) : *Products as representations. A semiotic and aesthetic study of design products*, University of art and design Helsinki UIAH, Helsinki.

ZINNA A., 2001: *Les objets et leurs interfaces. Textes et hypertextes : décrire et comparer les nouveaux phénomènes de sens*, Thèse pour l'HDR.

ZINNA A, *Le Interfacce degli oggetti di scrittura. Teoria del linguaggio e ipertesti*, Roma, Meltemi, 2004.

ZINNA A. (2005) [2001], « L'objet et ses interfaces », in J. FONTANILLE et A. ZINNA (dir.), *Les objets au quotidien*, Limoges, Pulim, Collection Nouveaux Actes Sémiotiques – Recueil, Limoges, 2005, p. 161-192.

- LEROI-GOURHAN, A. (1965) *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, t.1 « Technique et langage », t. 2 « La mémoire et les rythmes ».
- MERLEAU-PONTY, M. (1988). « L'expérience d'autrui » in *Merleau Ponty à la Sorbonne, résumé des cours 1949-1952*, Paris, Cynara, 1988, pp. 539-570.
- ORSELLI, J. et CHANARON, J.-J. (2001) *Les systèmes intelligents de transport: vers l'automatisation de la conduite*. Orléans, Paradigme, 09 p.
- RASTIER, F. (2001) *Sciences et arts du texte*. Paris, Presses Universitaires de France, 203 p.
- SAUSSURE, F. de (1985) *Cours de Linguistique Générale* [1903] [éd. Tullio de Mauro, tr. L.-J. Calvet]. Paris, Payot, 520 p.
- SAUSSURE, F. (2002) *Ecrits de linguistique générale*. [éd S. Bouquet et R. Engler] Paris, Gallimard, 353 p.
- SPARKE P. (1987) *Design in Context*. London, Bloomsbury, 256 p.
- WINNICOT, D. W. (1969) « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » in *De la pédiatrie à la Psychanalyse*, Paris, Payot, [1975] p. 109-125.
- ZINNA, A. (2005) « L'objet et ses interfaces » ; in *Les objets au quotidien* (dir. J. Fontanille et A. Zinna). Limoges, Pulim, pp. 161-192.

